

MANTE (Tamaulipas, Mexique) : UN SYSTEME AGRAIRE REGIONAL ?

par Marielle PEPIN-LEHALLEUR , Gilles SAUTTER

*Communication présentée au colloque
«Dynamique des systèmes agraires». Paris. 16-17-18 novembre 1987*

RESUME

L'analyse de la confrontation de plusieurs types de productions de la région de Mante, au Mexique, permet de poser un problème de base : existe-t-il des réalités spatiales cohérentes, répondant au concept de système agraire et comment s'articulent-elles ?

A partir d'une étude approfondie du paysage et des structures sociales et organisationnelles de la région, la complexité des interactions a été analysée sous deux angles complémentaires :

- le niveau où les multiples composantes du système se structurent autour d'un pôle (type d'organisation des exploitations, systèmes de production...) constitue le système agraire élémentaire.*
- le niveau où s'établissent les interactions entre les systèmes agraires élémentaires (fourniture de travail, relation à la terre, transfert de technicité ou organisation de la commercialisation...), les confrontations entre les acteurs (ejidos et grands exploitants privés) détermine le système agraire régional.*

MOTS- CLES

Système agraire - Concept - Exploitation agricole - Structure de production - Paysage - Structure sociale - Région - Mexique.

INTRODUCTION

La recherche que présente cet article conçoit les systèmes agraires comme l'instance la plus large de l'organisation et du fonctionnement de la vie agraire - et non pas restrictivement agricole - à l'échelle où les acteurs entrent encore en interaction physique. La région de Mante avait été choisie initialement par M. PEPIN-LEHALLEUR en tant que lieu devant permettre l'analyse de la confrontation, en économie de marché caractérisée, de divers types de producteurs agricoles. Ce choix a été maintenu pour une recherche d'équipe (1) sur le thème de la «dynamique des systèmes agraires».

La ville de Mante se situe dans le Sud de l'Etat de Tamaulipas. Le domaine de la recherche couvre un espace grossièrement délimitable de 130 km sur 80, peuplé d'environ 280.000 habitants : non pas un cadre dessiné a priori mais une étendue reconnue a posteriori, selon l'extension naturelle des connexions agraires prises en compte.

Notre hypothèse de travail était double : - existe-t-il, au niveau de base agraire et spatial, des entités cohérentes, répondant de façon tantôt stricte, tantôt approchée, voire simplement à l'état embryonnaire, au concept de systèmes agraires. Ces entités s'intègrent-elles dans un ensemble plus large, fortement structuré, que nous appelons «système agraire régional» ? Quand nous parlons de système agraire, quelle que soit l'échelle d'application, nous n'entendons pas simplement un ensemble structuré de relations entre agents participant, avec les mêmes choix et sous les mêmes contraintes, à l'utilisation du sol : nous postulons aussi l'existence d'un minimum de cohérence et de continuité spatiale. Les relations logiques entre les deux niveaux et l'organisation même propre à chacun d'eux, seront nécessairement, et largement, surdéterminées par le contexte général, géographique, politique et économique. Entre la verticalisation qu'implique le rapport à l'Etat ou au marché et la dispersion - au sens statistique du terme - des comportements des agents, le problème

1. Cette recherche commencée par M. PEPIN-LEHALLEUR, a été un travail d'équipe sous la responsabilité de J. REVEL-MOUROZ et G. SAUTTER, avec L. ARAGON, C. CONTRERAS, anthropologues, H. NAVARRO, agronome, J.J. SANTIBANEZ, sociologue et M. SEBILLOTTE, conseiller scientifique. Financée par le ministère de la Coopération pour la Commission Dynamique des Systèmes Agraires.

est donc, avant tout, de dire s'il y a place, et quelle place, pour les solidarités horizontales et les formes particulières de structuration qu'elles impliquent. La réponse n'est pas a priori évidente, tant l'idée de « systèmes agraires » implique, par l'usage qui en est habituellement fait, de liens culturels et d'attitudes partagées forgées au long d'une histoire vécue en commun. Or, ici, autour de Mante, si l'histoire a laissé des traces sur le sol et dans les esprits, l'immense majorité des habitants, venus d'ailleurs en l'espace de deux générations, sont privés de toute attache fondatrice, dans cette région, à la terre et au temps.

1^{er} cadre : Paysages

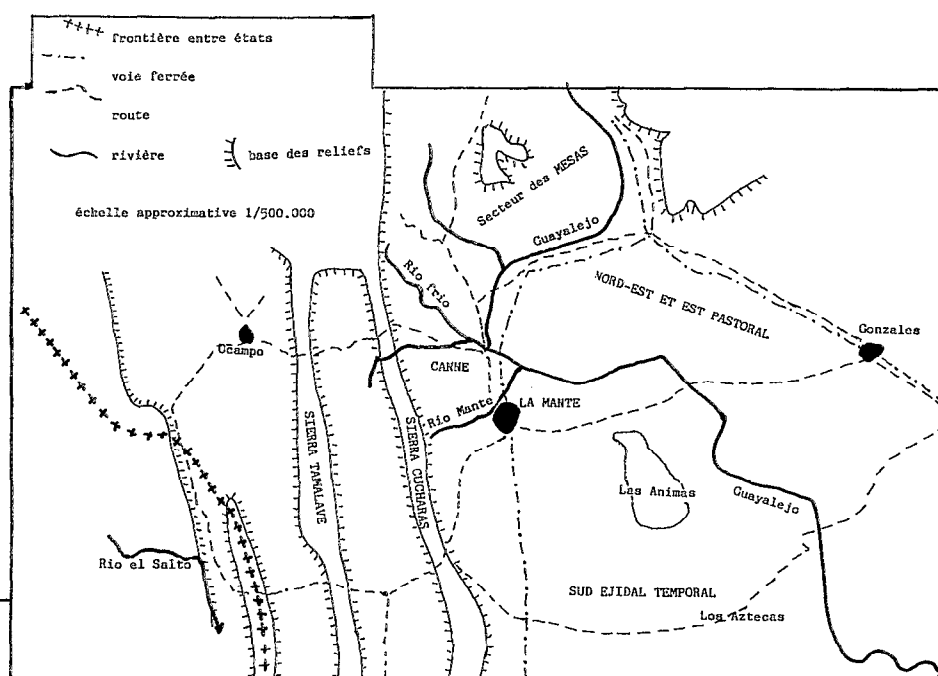
Dès l'abord de ce qui n'est encore, à ce stade de départ, que la « région de Mante », conçue au sens le plus lâche comme une simple désignation géographique, la vue révèle des contrastes forts et généralement évidents. Certains de ces contrastes découlent du support géographique, et des conditions qu'il offre à la vie agricole, d'autres expriment déjà la diversité agraire. Tous ensemble, ils révèlent la part de matérialité à prendre en compte dans les systèmes agraires à venir.

• La première opposition que le paysage impose au regard est entre les reliefs de l'ouest et la plaine de l'est. La plaine termine au nord la grande plaine côtière du Golfe du Mexique ; bien au-delà des limites de la région de Mante, elle s'étend en continuité en direction de la Vera-Cruz. Dans le sens opposé, en allant vers Ciudad Victoria, la plaine s'étrangle entre une chaîne côtière, la Sierra de Tamaulipas, et un secteur accidenté de tables volcaniques et de vallées lui-même adossé à la Sierra Madre. Elle est parcourue et drainée par le Guayalejo, dont le talweg s'incruste à quelques dizaines de mètres en contrebas. Cette rivière, orientée Nord-Sud, décrit deux larges courbes, avant de déboucher dans la plaine maritime, et d'y faire bouche commune, aux environs de Tampico, avec le Rio Panuco. Deux accidents topographiques procurent des repères efficaces dans la section de plaine rattachée à Mante. Le Bernai, d'abord, inselberg volcanique en forme de tronc de cône, se voit d'un peu partout, en raison de sa position centrale et malgré une attitude modeste (7 à 800 m). A l'ouest, non moins obsédante, la barre continue de la Sierra Cucharas, haute seulement de 200 à 350 m, vient border et la vue et la plaine. Muraille de roche et de végétation naturelle, elle n'est que le premier d'une succession de chaînons ou de compartiments surélevés, emprisonnant eux-mêmes des plaines intérieures, bassins ou larges vallées, d'altitude croissante vers l'ouest. Au nord, les chaînons de calcaire crétaé perdent leur

individualité et se soudent, dans le secteur d'El Cielo, en une masse montagneuse compacte, couronnée de pins, de l'ordre de 2 000 m d'altitude.

• Le second contraste régional met en cause le climat et les eaux de surface. Lui aussi s'organise dans le sens ouest-est, ou est-ouest, mais sans se superposer exactement au précédent. Seuls les massifs les plus élevés de la Sierra Madre reçoivent plus de 1500 mm de pluie. Ailleurs, il ne tombe, surtout dans les bassins, qu'entre 1000 et 1500 mm (Ocampo : 1400 mm). Telle que le révèle le diagramme ombrothermique, la sécheresse saisonnière va de novembre à avril (5-6 mois). La plus grande partie de la plaine ne reçoit, elle, que 800 à 1000 mm de précipitations, avec 7 à 8 mois de saison physiologiquement sèche. Mais toute la portion située au pied de la Sierra Cucharas se trouve, du point de vue des conditions faites à la culture, favorisée : les pluviosités supérieures à un mètre s'y prolongent sur une vingtaine de km de largeur. En outre, la partie occidentale de la plaine sert d'exutoire, à travers des canyons et une série de résurgences, aux eaux provenant de la montagne. Il y a là une sorte de piémont particulièrement riche en eaux courantes.

La végétation traduit, ou plutôt traduisait dans le paysage, avant les défrichements contemporains, ce gradient d'humidité. La « forêt caducifoliée humide de montagne » (Puig), de haute stature, couvre toujours les reliefs à l'ouest de Gomez Farias. Une « forêt tropicale basse caducifoliée », dont la strate arborée atteint 8 à 12 m, occupe la plus grande partie des reliefs montagneux. On la trouvait aussi dans les bassins et la partie occidentale de la plaine. Le reste de la plaine est le domaine, aujourd'hui largement défriché, de la « forêt épineuse basse caducifoliée », ne dépassant pas 7 à 8 m. Là où elle est conservée, notamment dans l'est et autour du Bernai, son aspect de fourré buissonnant, le plus souvent fermé, laisse planer un doute sur son statut qui est en fait largement celui d'un pâturage (souvent enfermé dans du fil de fer).



2^{ème} cadre : **Remplissage et mutation de l'espace : le «heartland» et ses marges**

• La troisième grande articulation que découvre le paysage, et la plus importante pour l'objet de l'étude, met en jeu le vide et le plein, la configuration qu'ils dessinent sur la carte et, derrière le dessin actuel du paysage régional, **le processus historique de «remplissage» de l'espace**. En simplifiant à peine, on peut dire qu'autour de Mante s'organise une aire de peuplement relativement dense, et d'occupation agricole plus ou moins continue, expression et support tout à la fois d'une vie économique et sociale active, fondée sur l'exploitation du sol. Aux marges de cette aire, population et signes paysagers de mise en valeur se diluent. Du côté de l'Est, la continuité de la plaine en direction de la voie ferrée est interrompue par un recouvrement de calcaires gréseux à concrétions, datés du paléocène. Les sols médiocres et le modelé rugueux qui en résultent se prêtent mal à la culture mécanisée. Au-delà de cette bande de terrain, le crétacé calcaire réapparaît et les conditions s'améliorent. On débouche sur un paysage de vastes champs aux cultures prospères alternant avec des étendues laissées en friche, le tout ponctué de multiples aménagements hydrauliques, témoins d'un passé récent et parfois d'un présent encore tourné vers l'élevage : progressivement, on entre dans un monde différent. Cette structure spatiale en forme d'île active et peuplée procède d'une dynamique d'occupation du sol dont les prodromes remontent au XVIII^e siècle, mais dont la phase la plus active a commencé à la fin des années 1920 avec l'installation, aux portes de l'actuelle Mante, du premier complexe sucrier.

Le mouvement pionnier de transformation d'un espace resté longtemps à l'état quasi-naturel, car c'est bien de cela qu'il s'agit, a revêtu quatre formes qu'il est permis d'examiner séparément, pour la clarté de l'analyse.

Première forme : la dévolution juridique des terres, appuyée sur des lignes parallèles délimitant des bandes légèrement déviées par rapport à la direction du Nord géographique. Ce quadrillage, d'origine coloniale, n'a jamais été utilisé, sous sa forme première, autrement que comme un système de repères pour l'attribution des domaines coloniaux. Le problème de la délimitation physique des terres ne s'est véritablement posé qu'au début de la mise en valeur intensive par la canne à sucre. Les coordonnées nord-sud ont été alors manipulées pour permettre à des propriétaires politiquement bien placés d'obtenir la matérialisation de leurs titres à l'intérieur du nouveau périmètre irrigué. Le partage géométrique est aujourd'hui réel sur toute l'étendue de la plaine, souligné en vue aérienne par les différences de tonalité de la végétation et la présence, à l'intérieur du réseau, de parcelles non ou incomplètement défrichées.

Deuxième forme : le défrichage, précisément. Il s'est fait, durant la dernière phase, à l'aide de matériel lourd, mis en œuvre par des entreprises spécialisées. L'une d'elles, Desmontes Agro-Mante (de «monte», terme appliqué à la végétation buissonnante à arborée de la plaine), installée à Mante, y a acquis une telle expérience que son champ d'action déborde

aujourd'hui sur d'autres régions. Le nettoyage des terres s'est opéré en progressant, en gros, de l'ouest vers l'est, et, localement, en s'éloignant du Guayalejo, axe anciennement mis en culture, au moins dans la partie nord.

Troisième forme de l'expansion pionnière : le passage de l'extensif à l'intensif. Le mouvement général a été celui d'une régression de l'élevage au bénéfice de la culture. Mais on peut distinguer une double ligne de progrès : pastorale, allant du pâturage spontané et ouvert aux étendues closes et au pâturage artificiel, du bétail tout-venant à des croisements plus productifs ; agricole, où l'on passe du sec (temporal) à l'irrigué (riego), tandis que les plantes à graines perdent leur monopole, au bénéfice de la canne à sucre et, dans une moindre mesure, de cultures maraîchères à forte valeur ajoutée. Le tout s'accompagne, naturellement, de la généralisation du travail mécanique, de l'élimination - en principe - des friches et des jachères, et de l'utilisation croissante de divers intrants.

L'occupation pionnière, physique, de l'espace régional, sous les diverses formes qu'on vient de relater, n'aurait pas été possible, enfin, sans **l'implantation supplémentaire d'un nombre croissant d'hommes**, progressivement fixés, et de familles. C'est là le quatrième aspect, et le cœur du phénomène pionnier dans la région de Mante. Au départ, les gens sont venus des hautes terres et de l'état voisin du Veracruz principalement, pour prendre part aux grands travaux d'aménagement et à la production sucrière, dans les champs ou à l'usine. D'autres ont répondu à l'appel des cultures spéculatives de l'après-guerre - tomate, et plus tard coton - et des salaires offerts. Beaucoup, et en partie les mêmes, se sont intégrés aux communautés «éjidales» suscitées par la politique gouvernementale. Un double mouvement est venu consolider et fixer cet apport. La main-d'œuvre de départ a été pour une part récupérée et, au moins en apparence, «repaysannée» dans le cadre ejidal ; les néo-communautés rurales sont devenues productrices d'excédents démographiques, la pression au changement, sur le sol et sur les autorités, s'auto-entretenant du même coup. Si les processus ne peuvent qu'être reconstitués et re-situés dans le temps historique des dernières décennies, leur aboutissement se voit, **se lit dans le paysage**. De l'est et du sud de la région en direction de Ciudad Mante, soit en sens inverse du remplissage démographique, l'étendue agraire se cloisonne, la densité des villages augmente, leur nudité se végétalise, les pistes se multiplient. Le regard, en se familiarisant, apprend à reconnaître, en retrait des franges en consolidation ou en transformation, un «heartland» d'authentique campagne. Ce cœur apparaît nettement décentré par rapport à l'axe médian nord-sud de la région. Il englobe les deux systèmes d'irrigation les plus anciens autour de Mante ; les parties non irriguées mais naturellement humides au pied de la Sierra de Cucharas ; enfin les bassins de Chamal et d'Ocampo, au sein de l'ensemble montagneux. C'est là que la fixation agraire a commencé. Il est probable que le cœur ainsi défini héberge une bonne moitié de la population rurale régionale. Au cœur du cœur, la ville de Mante : 135 000 habitants proclamés, 70 000 réels.

3^{ème} cadre : **Propriété privée, localisme paysan, institution ejidale**.

• Le rapport à la terre s'incarne d'abord dans la figure du **producteur privé**, disposant de moyens et d'influence, en qui l'on peut voir l'héritier symbolique de l'«haciendado» et surtout du plus modeste «ranchero» de l'époque coloniale. Mais la tenure privée, naguère hégémonique et mal délimitée sur le terrain, s'est vue brusquement concurrencée par les affectations agraires inspirées de la Révolution de 1917. Elle a été

restreinte à des aires précisément localisées, aux marges des grands ensembles agencés par les pouvoirs publics. Ainsi, le domaine privé a-t-il fonctionné comme matrice : toutes les formes de la vie agraire régionale s'en sont détachées, ou se sont développées à ses dépens, dans une relation d'opposition dialectique. Dans une région parcourue par les indiens Chichimèques, chasseurs et nomades, tout a commencé par la création de trois «Fondations», points d'appui d'un début de colonisation, au milieu du XVIII^e siècle : Ocampo, Xicotencatl et Magiscatzin. Au XIX^e siècle, dans un espace où les grandes

haciendas pastorales disposent de plusieurs milliers d'hectares, tout reste à l'état fluide. Mais la tendance est à la fixation et au fractionnement. Les haciendas agricoles déjà se multiplient, traitant la canne dans des moulins à manège, et produisant les vivres nécessaires aux peones. Le paysage actuel en garde quelques restes émouvants et rares. Les lieux d'élection sont les bassins intérieurs, le piémont humide et la vallée du Guayalejo, avec sa «tierra de barrote», blanche et fertile, et l'eau à portée immédiate. C'est entre 1900 et 1927 - avant, pendant et après la Révolution - que s'amorcent les changements dans les techniques (machines agricoles, installations à vapeur), les rapports sociaux et la mentalité de certains exploitants.

Ce qui caractérise aujourd'hui les propriétaires privés, ce n'est pas tant la possession individuelle du sol, dont l'expression juridique a constitué dans le passé un enjeu de première importance, que l'existence d'un rapport marchand à la terre, quelle qu'en soit la forme. C'est d'autre part, dès l'origine et maintenant plus que jamais la relation directe et forte au marché. C'est enfin, et peut-être à présent surtout, une gestion de l'entreprise agricole orientée vers le maximum de profit, et la saisie de toutes les opportunités. Cette souplesse dans le maniement du capital donne la possibilité d'investir dans l'agriculture des fonds d'origine non-agricole et réciproquement. Ce va-et-vient du capital, et aussi des personnes, va de pair avec les grands cycles spéculatifs qui se sont succédé depuis la guerre : la tomate des années 1945-48 a créé quelques fortunes, provoqué de grandes ruines et laissé des vestiges tangibles en forme de belles maisons. La flambée du coton a commencé, elle, brutalement, en 1960, et culminé de 1964 à 1968, attirant massivement les capitaux, particulièrement américains. 200 000 ha ont été défrichés et semés, jusqu'au moment où les parasites vinrent envahir les cultures, alourdir les coûts et provoquer un reflux presque total.

• Le rapport à la terre s'organise aussi, à une moindre échelle, - sur le **mode paysan** - parcellaire qui associe plusieurs traits constitutifs. Il rassemble plusieurs composantes. Une composante locale, d'abord, en entendant par là l'appartenance, plus ou moins communautaire, à un même village, ou plus largement les intérêts communs et la socialité partagée qui naissent de la simple proximité. Il arrive, comme à El Tigre, près d'Ocampo, que ce lien de localité s'enracine au domaine d'une hacienda disparue. La solidarité locale est d'autant plus forte que les exploitations familiales constitutives n'ont d'existence juridique qu'en leur qualité de parcelles ejidales. Cette modalité individualisée de la tenure ejidale, majoritaire au plan national, est relativement ancienne dans l'espace étudié, où elle est à présent dominée par l'ejido collectif, dont il sera question plus loin. La polyculture est un autre trait partagé, l'élevage étant lui aussi présent, sous des formes variées. Les activités liées au marché tiennent un peu moins de place qu'ailleurs, sans être jamais quantité négligeable. Certains groupements sont même

activement tournés vers des ressources maraîchères, la tomate en particulier, et tirent leur épingle du jeu. C'est le cas de l'ejido El Riachuelo, au pied de la Sierra de Cucharas.

• Un troisième type de rapport foncier insère les producteurs dans un **cadre collectif** destiné à les rendre efficaces. Lui aussi s'appuie sur l'institution ejidale, mais il la transforme en instrument économique. Les conjonctures nationales qui ont permis la prédominance temporaire de cette modalité de la Réforme Agraire ont coïncidé avec les époques de plus large distribution des terres au niveau régional. On sait que, d'une façon générale, les réalisations ont mis longtemps à concrétiser les principes posés par la Révolution. Dans la région de Mante, éloignée des problèmes agraires brûlants et des centres de pouvoir, mais investie par les intérêts particuliers d'hommes politiques influents, l'application en grand n'a commencé que vers la fin des années 1930, dans une conjoncture générale de relance de l'interventionnisme agraire. Elle a progressé par à-coups, au gré de l'accumulation, sur place pour une part, des demandeurs de terre, et au rythme de l'avancement des travaux hydrauliques. Les dotations ont été rendues possibles par l'expropriation des domaines dépassant 200 ha en sec et 100 en irrigué (limite ramenée ensuite à 20 ha). Ces normes ont été appliquées, c'est le moins qu'on puisse dire, avec souplesse, et souvent tournées. Au niveau local, l'**organisation ejidale** prend la forme de groupements néo-paysans, les ejidos, réunissant un nombre variable d'ejidatarios. Dans la région de Mante, la formule de loin la plus fréquente est celle de l'**ejido collectif**, où l'exploitation du sol se fait au moins en partie en commun. L'inscription territoriale de ces communautés obéit en général à une géométrie propre. L'habitat est villageois, mais il peut y avoir plusieurs, et parfois même un assez grand nombre d'ejidos collectifs regroupés sur un même site. Les villages, au plan linéaire ou quadrillé, ont fait l'objet d'un sérieux effort d'équipement collectif dans certaines zones d'irrigation, et tout particulièrement dans celle de Mante, dont la Coopérative sucrière a la responsabilité. L'aspect le plus spectaculaire, encore que non généralisé, réside dans le réseau de distribution électrique, et les antennes des réémetteurs de radio et de télévision. La constitution et l'implantation des ejidos sont l'aboutissement d'un long processus, passant par la création de groupes de solliciteurs, cautionnés et appuyés par une des organisations de luttes paysannes. Dans la vie agraire régionale, l'organisation ejidale, très structurée, est prégnante. Elle constitue, avec les exploitants privés, une des modalités fortes de l'attache à la terre. Dans le paysage, elle se manifeste de façon obsédante, surtout par la densité et l'air de famille des villages, à l'intérieur desquels stationne très souvent du gros matériel mécanique de culture. Toutefois, l'omniprésence du système, dans une grande partie de la région, et sa variabilité, empêchent d'y voir autre chose qu'une composante des systèmes agraires qu'il nous incombe de caractériser (à supposer encore que leur existence puisse être démontrée).

4^{ème} cadre : **Pression technique et organisation collective, l'irrigation et la canne**

Divers ordres de contraintes matérielles poussent, de leur côté, à une organisation collective, les travaux agricoles (au sens le plus large) au point d'en faire dans certains cas une nécessité absolue. Mais par rapport aux données précédentes on change à la fois de nature et de niveau. De nature, car les faits organisateurs procèdent de choix proprement agronomiques : l'option pour la canne à sucre et pour l'irrigation en grand. De niveau : il ne s'agit plus de la région, qui sert de cadre à l'expression des solidarités professionnelles des producteurs privés ; ni du village et de sa dotation de terres, unité de base du fonctionnement des ejidos. Tant l'irrigation que la canne

imposent leurs contraintes spécifiques à un niveau intermédiaire d'organisation. Or, c'est précisément dans cet entre-deux que devraient se localiser et prendre forme d'éventuels systèmes agraires élémentaires. Ceci commande de notre part un intérêt particulier. L'irrigation, d'abord. Il existe, plusieurs systèmes de collecte et de distribution d'eau - « districts » - à l'intérieur de la région. Le plus ancien remonte à la fin des années 1920. Il prend l'eau du Rio Mante, peu en aval de la surgence, et la conduit par deux canaux principaux jusqu'aux lieux d'utilisation, relativement proches, à l'ouest et à l'est de Ciudad Mante.

Le second - créé en 1947-51 - mène l'eau du Rio Frio, tout au nord du piémont, vers un domaine irrigué situé pour l'essentiel sur la rive droite du Guayalejo (dans son segment nord-sud). La

rive gauche, elle, reçoit des apports prélevés sur le fleuve lui-même. Les deux ensembles additionnés de rive droite et de rive gauche forment un tout : le système «Guayalejo-Río Frio». Un troisième ensemble date des années 1970. Il est techniquement plus complexe. Le prélèvement se fait, peu à l'est de Mante, sur le Guayalejo, assez fortement encaissé. L'eau est élevée par pompage, puis conduite dans une vaste retenue à géométrie variable : celle dite de Las Animas. Les deux canaux principaux desservent un vaste domaine à l'est et au sud. Sur le même principe que Las Animas, un nouveau réseau est en cours d'établissement, dans le nord-est de la région. L'eau est captée à San Gabriel, au coude amont du Guayalejo, et stockée dans la retenue de San Lorenzo - dans un secteur géographique encore largement dévolu à l'élevage bovin. Mis en place par l'Etat, les grands systèmes n'épuisent pas la question de l'irrigation. Il existe aussi beaucoup de barrages collinaires, installés et utilisés surtout par les propriétaires privés ; des pompes individuels à partir du Guayalejo ou de la nappe ; enfin, sur le piémont ou dans les bassins intérieurs, de mini-systèmes d'irrigation gravitaires. Cette attention généralisée à l'hydraulique est dans la logique d'une zone déjà sèche, où les solutions agricoles autres que l'élevage extensif et la vivification par l'eau sont toutes marquées d'une certaine précarité. Une chose est claire : dès que les systèmes d'eau dépassent une certaine ampleur, juridiquement ou de facto, les producteurs sont rendus solidaires.

La canne à sucre constitue le moyen le plus éprouvé pour justifier et rentabiliser de grands équipements hydrauliques. C'est ce qui s'est passé à Mante, au terme d'un long processus.

L'initiative d'un Chinois, Foon Chuck, y a rencontré la tradition des haciendas sucrières. Entre 1900 et 1927, Chuck et d'autres Chinois, venus à sa suite, tiraient profit d'un ensemble de rizières, de champs de canne et de cultures potagères proches de Canoas, le petit village sur sa colline qui allait devenir Mante. Après divers épisodes, la trajectoire devait aboutir à l'installation du premier grand système irrigué, pour la canne à sucre, et à la création d'une usine moderne, celle qui se voit encore aux portes de la ville, dont elle empuantit les quartiers proches. Le deuxième périmètre sucrier, celui de Xicotencatl, au nord de Mante, est de peu postérieur : travaux d'irrigation commencés en 1945, usine mise en service en 1948. On s'en est tenu là. L'état du marché intérieur, les coûts élevés de production du sucre mexicain ont constitué par la suite un environnement défavorable. A partir des années 1970, l'irrigation a donc dû miser sur une base économique autre que la canne. Il en résulte que les deux périmètres les plus proches de Mante ont aujourd'hui à la fois l'ancienneté (relative), et la quasi-exclusivité de la canne. On a vu que ceci contribue fortement à les singulariser dans le paysage. Les contraintes d'organisation, liées à la canne, viennent y doubler celles inhérentes au fonctionnement d'un réseau d'irrigation : nécessité d'approvisionner régulièrement une usine tout au long de la campagne sucrière annuelle, impératif de renouvellement échelonné des plantations, sujétions du transport des champs à l'usine, attention à porter aux conditions sanitaires pour éviter le développement incontrôlé des maladies et parasites, etc. Toutes ces contraintes astreignent les producteurs, rendus solidaires, au respect d'une stricte discipline, et à une surveillance constante de leurs champs.

I — METHODES D'ENQUETE

Tout au long du travail, le paysage a servi de guide et de référent. Il n'a pas été seulement parcouru dans tous les sens, mais trois des participants ont eu l'occasion d'en vérifier et d'en contrôler l'**inventaire par un survol** général à basse altitude, sur un avion du S.A.R.H. (Secrétariat à l'Agriculture et aux Ressources Hydrauliques). Mais les difficultés d'accès aux photographies aériennes verticales et le manque de temps, n'ont pas permis l'exploitation systématique de ce type de documents. Quant à la télédétection satellitaire, il aurait fallu mobiliser de tout autres compétences, et disposer de moyens en rapport.

En revanche, l'équipe a disposé d'une **couverture cartographique** à grande échelle, complète, ainsi que d'une série de **cartes thématiques** : sols, géologie, utilisation des terres (les deux premières de bonne facture, la troisième dépassée).

Une variété de **données statistiques** ont été exploitées ou pourront l'être, en provenance des «ingenios» de Mante et Xicotencatl, de Banrural pour le crédit, et des différentes officines locales du S.A.R.H., chargées de l'évaluation des surfaces agricoles, de l'assistance technique ou de la gestion des systèmes irrigués.

Quant à l'**enquête de terrain**, outre l'information récoltée de façon cursive le long des cheminements et aux points de stationnement, un certain nombre de lieux et d'entités agraires ont fait l'objet d'études particulières.

D'un côté, les «étudiants» de l'école d'agriculture proche de Mante ont été mis à contribution pour inventorier, dans une dizaine de villages ejidiaux, la diversité des situations individuelles parmi les familles d'exploitants.

Les **villages** retenus couvraient eux-mêmes, jusqu'à un certain point, la **variété des situations agraires** telle qu'on pouvait se la représenter à ce stade de la recherche. Les questionnaires très détaillés que les étudiants avaient à remplir, les rubriques débordant largement de l'agricole sur le champ économique et social, ont été dans un nombre appréciable de cas une mine d'informations utiles.

Plusieurs membres de l'équipe ont, d'autre part, opéré des investigations beaucoup plus approfondies, pouvant comporter des mois entiers de présence, sur un certain nombre d'unités : soit des **entreprises agricoles** privées, mais sur ce plan le travail a dû être quelque peu sacrifié, ou différé ; soit des **éjidos** ou des **villages constitués**, et parmi eux certains dont les dossiers établis par les étudiants avaient révélé ou confirmé l'intérêt. Le terme de monographie vient à l'esprit, mais il s'agit en réalité de tout autre chose que ce que l'on place habituellement sous ce vocable : à la fois **l'étude de la logique des interactions locales et l'analyse dans un cadre local, avec la précision que permet cette échelle, des relations horizontales constitutives des systèmes agraires** (encore hypothétiques) et des **relations verticales** liées à la région, comme aux impacts de l'Etat et du marché. Ces «monographies», donc, ont porté sur : un village ejidal cultivant en irrigué la canne (Congregacion La Mora) ; trois ejidos, partie d'une vaste concentration d'habitat, en irrigué sans canne (Graciano Sanchez) ; deux villages plus autonomes dans leur fonctionnement (El Richuelo, au pied de la Sierra Cucharas, bien inséré dans l'économie de marché, sur la base d'une irrigation partielle ; El Tigre, dans le bassin d'Ocampo, fonctionnant en sec).

II — A LA RECHERCHE DE SYSTEMES AGRAIRES ELEMENTAIRES

L'hypothèse de base supposait, deux niveaux de cohérence agraire, le niveau supérieur correspondant, de façon souple, à l'**espace régional** (voir ci-dessus). Pour la clarté de l'analyse, ils devront être examinés successivement. Mais il faut écarter toute suggestion d'un dualisme d'échelle rigide. Ce qui est proposé au départ n'est pas un modèle hiérarchisé de niveaux ou d'espaces, mais celui d'une double dimension logique de la complexité.

A la base, l'**idée de systèmes agraires élémentaires** met en jeu, fondamentalement, l'association dans chacun des cas d'un certain nombre de **composantes**, qui ne soient pas simplement juxtaposées mais plus ou moins complètement interdépendantes. Elle suppose d'autre part, selon le consensus qui a présidé à l'émergence et à l'utilisation de l'expression, un certain degré de **cohésion spatiale** entre les unités fonctionnelles - villages ou communautés, entreprises agricoles ou familles-exploitations - qui participent d'un même système agraire.

Toutefois, cette attache spatiale posée par définition laisse place à tout le jeu voulu. Elle doit être conçue comme un ancrage suffisant pour que s'affirment et se nouent des relations constitutives dans et par l'extension horizontale, et non au sens d'une quelconque délimitation.

Cette condition de base étant supposée remplie, un grand nombre de composantes sont susceptibles de participer à l'individualisation d'un système agraire. Ce qui a été qualifié plus haut d'**attache agraire** (ou foncière, au sens le plus large du terme) en est une, essentielle (cadre 2). Mais l'**orientation culturelle**, ou **pastorale des systèmes de production** compte aussi beaucoup, et au même titre le «**choix**» de l'**intensif** ou de l'**extensif** et la disponibilité plus ou moins grande de capitaux. Autre élément à prendre en compte : la part plus ou moins grande de l'**initiative individuelle** dans la gestion des facteurs de production ou au contraire la place tenue par des instances collectives de travail ou de décision. Entre toutes ces composantes et d'autres qui n'ont pas été citées (telles que le site naturel), l'agrégation ne prend pas la forme d'une simple combinaison d'éléments, au demeurant fortement liés. L'ensemble a tendance à se structurer autour d'un élément fort qui apparaît comme le «**pôle**» de la combinaison.

a) Les exploitations privées : un système en retrait ?

En admettant l'existence d'un **système agraire régional**, on serait tenté de proposer comme premier «**sous-système**» l'ensemble que forment les exploitations privées, qui disposent d'une certaine étendue de terres et travaillent à un certain niveau de main-d'œuvre et de capital. La restriction est faite pour exclure les ejidos parcellaires, c'est-à-dire à dotation individuelle et d'une manière générale les exploitations se rapprochant du gabarit paysan. Mais qu'y a-t-il de commun entre le propriétaire privé limité à 20 ha, comme il en existe, et tel ranch administrant, dans le secteur de Las Animas, une exploitation de fait de plus de 500 ? Et quelle serait la base spatiale d'un tel S.A.E. (Système Agraire Élémentaire) ? La répartition des ranchos est à la vérité très dispersée, de type interstitiel. Leur position dans l'espace est celle de franges ou d'inclusions, ce qui souligne leur caractère résiduel au regard de terres

massivement expropriées. La question d'un sous-système individualisé ne se pose vraiment que pour l'Est de la région, au-delà du Bernal et de la boucle du Guayalejo, en tirant vers la voie ferrée de Monterrey à Tampico et ses gares : Calles, Gonzales, Estacion Manuel et Cuauhtemoc... On tombe là sur un domaine agraire et géographique resté largement pastoral, mais **qui se transforme par mutation** vers des formes d'**élevage plus intensives**, et le développement d'une **agriculture maraîchère irriguée** (retenues collinaires). L'aire en peau de chagrin qui se dessine ainsi dans le secteur oriental est grignotée sur son flanc ouest par les nouvelles extensions du domaine irrigué, alimentées par le Guayalejo peu en aval de son entrée en plaine. Sur son flanc est, même si l'on demeure formellement dans la région, les éleveurs cèdent à l'attraction économique et professionnelle de la zone proche du Golfe ; leurs attaches associatives sont de ce côté.

b) Mante : le système cañero coopératif

Encore moins peut-on penser à faire de l'organisation ejidale un sous-système agraire. La raison en est un peu la même que pour l'héritage de la hacienda : les ejidos sont à la fois partout et nulle part. Partout en tant que présence physique et composante d'une variété de formes agraires. Mais jamais sous l'aspect d'une dominante qui structurerait autour d'elle les éléments variés d'une combinaison. Il ne s'agit pas de nier la place, majeure, que tiennent les ejidos dans la vie agraire régionale. Mais, à l'échelle des systèmes agraires élémentaires (S.A.E.) que nous cherchons à caractériser (et qui sont encore, pour l'essentiel, à venir), cette place est d'importance et de nature variables, à l'intérieur d'une gamme de combinaisons.

Dans une gradation qui irait du système le plus fort au plus labile et du plus évident au plus douteux, la palme revient sans conteste à un premier ensemble : le **sous-système «cañero» coopératif**, centré sur les terres irriguées du district de Mante. Il met en jeu les deux ordres de contraintes matérielles poussant à l'organisation collective : la nécessité de fournir l'eau en temps et lieu sur toute l'étendue de l'espace planté ; celle d'approvisionner l'usine pendant la campagne de fabrication, en prenant en charge et en planifiant la récolte et le transport de la totalité des cannes produites.

A l'origine, une quarantaine de propriétaires de plus de cent hectares avaient créé une société pour construire l'usine, avec de l'argent avancé par l'État mexicain (cadre 3). Dix ans plus tard, à l'occasion d'une relance de la politique agraire, les terres irriguées, exploitées jusqu'alors sous le régime du salariat, furent expropriées et firent l'objet d'une dotation aux anciens travailleurs agricoles. En même temps fut créée une coopérative, la CIM, qui prit en charge l'usine de Mante. Du coup ce premier système sucrier se trouva pérennisé, tout en perdant son caractère d'enclave économique au sein de la région. La double organisation technique de la récolte et de l'usinage relève depuis cette époque, d'une instance à base collective. Par le truchement d'une «**surintendance des champs**», l'agriculture est, elle aussi, sous le contrôle de la coopérative. Au nombre de quelque 2500, les ejidataires ont reçu des lots

de 6 ha au début, puis de 8 et 10. Toutes les opérations de culture sont programmées par l'Usine. C'est l'instance centrale qui décide du remplacement des cannes, fixe les dates de coupe, assure la préparation mécanique du sol, fait faire la récolte par des entreprises spécialisées (les «contratistas») qui se chargent de la main d'œuvre.

Il ne reste aux ejidataires que la mise en place des boutures, les nettoyages à assurer, les tours d'eau à donner. Il leur incombe aussi de surveiller l'état des cannes, et - obligation absolue - de donner l'alerte si quelque chose ne va pas (en cas d'attaques parasitaires, notamment). Moyennant quoi, le prix des récoltes leur est payé selon la valeur du «point de sucre» national. Une ristourne s'y ajoute en fin de campagne, à titre de participation aux résultats. En dehors des quelques fruits et légumes que procurent les lots d'habitation (dont beaucoup restent incultes), et d'animaux domestiques peu nombreux, les ejidataires sont contraints d'acheter leur nourriture, mais ils le font à très bon compte auprès de la Coopérative, qui fonctionne aussi dans le sens de la distribution. Il reste que le principal avantage d'être coopérateur est d'avoir accès à une gamme de services sociaux.

Il existe aussi des propriétaires privés, dont les terres s'entremêlent, à l'intérieur du district irrigué, à celles des ejidos. Ils participent minoritairement à l'approvisionnement de l'usine, ce qui leur assure la sécurité économique et aussi, en vertu d'une loi nationale, une couverture de sécurité sociale. Cependant, la plupart des propriétaires privés sont, en même temps et d'abord, des ejidatarios.

Dans l'ensemble, l'organisation fonctionne et permet à beaucoup de monde de vivre. Mais ce fonctionnement est bureaucratique et lourd. Tensions et conflits sont nombreux et parfois sévères. L'encadrement se plaint de ne pas trouver les coopérateurs sur leurs champs, mais ses agents prennent eux-mêmes des libertés. C'est que toute une vie individuelle s'est développée en marge de l'organisation, que l'organisation ne contrôle plus. Outre l'achat de parcelles privées (avec l'accord et souvent l'appui financier de la coopérative), nombre d'ejidatarios se consacrent en effet à diverses activités extra-agricoles, soit à Ciudad Mante, soit d'un côté ou de l'autre de la frontière américaine. Les migrants, les «cañeros» installés en ville et aussi les nombreuses veuves qui ont reçu en héritage la parcelle de leur mari, en confient l'administration à un membre de leur famille ou de leur ejido. Ils le font contre rémunération (10 à 25 % des bénéfices), tout en conservant pour eux les avantages sociaux.

Dans les années 1950, une politique d'approvisionnement expansive avait dilaté l'aire de collecte de la canne bien au-delà des limites du district d'irrigation. La culture en sec sur le piémont humide et dans les bassins a été, à cette époque, largement mise à contribution.

Depuis, un repli s'est opéré sur l'irrigué. Aujourd'hui, tout le système est en perte de vitesse, pour ne pas dire en crise. L'obsolescence de l'usine a son pendant dans la baisse des rendements et de la production. Mais c'est en fait dans un secteur national du sucre lui-même en difficulté que s'inscrit le marasme du système spatio-agraire centré sur l'usine et la coopérative de Mante.

c) Xicotencatl : eau et canne dominés par la propriété privée

Les 39 à 40 000 ha de canne actuels englobent la surface productive d'une autre usine, celle de Xicotencatl, liée au district d'irrigation Frio-Guayalejo. Ici l'ingenio, plus moderne et en meilleur état, date de 1948. Lui aussi a été créé par un petit groupe familial de propriétaires, mais son statut n'a pas été modifié. Toutefois, un certain nombre d'ejidos sont incorporés au système, symétriquement à ce qui se passe dans le district irrigué de Mante. On retombe donc, en gros, sur les normes de fonctionnement classiques des ensembles sucriers créés et placés sous le contrôle du capital privé. La différence est essentielle du point de vue agraire. Elle fonde un système moins fortement individualisé, mais inscrit, au plan régional, dans une constellation bien typée.

d) Las Animas : interactivité et mélange des genres

La troisième entité faisant figure, à nos yeux, de sous-système, correspond aux irrigations de Las Animas. Une forte emprise de l'organisation ejidale, s'associe à la culture mécanique. Pas de canne, les cultures restent majoritairement les cultures saisonnières, ailleurs pratiquées en sec. Le maïs, naturellement, mais aussi le soja, le carthame (une plante oléagineuse, particulièrement rustique et résistante aux aléas climatiques comme aux «pestes») et le sorgho, toutes plantes nouvelles venues dans la région où elles ont été introduites dans les années 1970. Le climat autorise ici, mais au prix d'une assez grande insécurité, deux cycles annuels : «primavera-verano» et «otono-invierno». L'irrigation est théoriquement précieuse, en tant qu'elle est censée remédier aux périodes déficitaires en pluie. En fait quelques milliers d'hectares seulement sur les dizaines de milliers qu'alimente le réseau de Las Animas sont réellement pourvus d'eau. La véritable irrigation concerne bien davantage, et très logiquement au regard des coûts à couvrir, des cultures spécialisées à forte valeur ajoutée : tomates de primeur, piments, melons, oignons, aubergines, etc.

Mais il est impossible d'en parler sans enchaîner sur un trait proprement agraire, c'est-à-dire touchant le rapport au sol : la coexistence interactive, dans le secteur, des ejidataires et d'entrepreneurs privés. Structurellement, la mise en place du réseau d'irrigation comporte un double allotissement : aux ejidos et, par lots de 20 ha, à de «petits propriétaires». Déjà, cette catégorie recouvre pour une part des propriétaires installés qui n'ont fait qu'agrandir leur domaine ; de plus, parmi les attributaires, se laissent repérer, à travers la répétition des mêmes noms de familles, des concentrations équivalant, de facto, à de grandes propriétés reconstituées. Mais surtout, dans des conditions qui seront explicitées par la suite, les ranchs du pourtour sont, indirectement mais efficacement, parties prenantes, à la plus value qu'apporte l'eau. Leur intégration au système ne cesse de se renforcer.

e) Le système «ejidal-temporal» : du collectif en sec

Le S.A.E. qui se rapprocherait le plus de l'idée qu'on peut se faire d'un sous-système ejidal à l'état «pur» occupe le sud de notre région, le long de la route menant d'El Abraj-Celaya à Los Aztecas, et les vastes étendues, à la frange

des états de San Luis Potosi et de Vera Cruz, situées au-delà de cette route (englobant des localités telles que Tantuan, Nuevo Tantuan et Lazar Cardenas). On peut le qualifier d'**ejidal-temporal**. Comme à Las Animas, et contrairement à ce qu'on a vu pour le système canero de Mante, la responsabilité directe de la culture incombe aux ejidataires mettant en œuvre tracteurs et matériel approprié. Ce qui diffère, c'est que la culture se fait en sec, sur la base d'un cycle saisonnier redoublé comme il a dit. Les surfaces sont donc plus grandes : 20 ha par lot. Le facteur d'**organisation collective** se manifeste sous une double forme. Il y a d'abord, plus opératoire semble-t-il que partout ailleurs, un fort encadrement technique et social par des organismes publics. Les ejidos d'autre part ont constitué, pour la commercialisation de leurs récoltes, une «Union» qui rassemble 17 villages. A l'échelle de tout le sud du Tamaulipas, les unions se sont fédérées en une association, à laquelle adhèrent aussi des propriétaires privés : c'est «l'Union Régionale de Commercialisation du Sud du Tamaulipas». Moyennant quoi, des silos ont pu être installés au bord des routes. Par rapport aux prix garantis pour les trois cultures de base autres que le maïs, des conditions de vente avantageuses ont pu être ainsi obtenues de l'agro-industrie.

Ce système ejidal-temporal présente une double fragilité :

— **Sa première faiblesse tient au crédit.** On ne fera pas le détail des procédures, qui sont les mêmes dans toute la région, l'«ingenio» Mante mis à part. Les ejidataires sollicitent, et reçoivent si leur demande est agréée, des crédits d'investissement pour le matériel et des crédits de campagne. Banrural qui pourrait être à la rigueur considérée comme l'homologue du Crédit Agricole en France, n'a pas le monopole des prêts, qui dans le cas des ejidos sont consentis au plus bas (30 % en 1986) des trois taux officiels. Le problème est ici celui de la responsabilité collective vis-à-vis du remboursement. Les ejidos-villages se sont révélés dans l'ensemble des interlocuteurs peu fiables parce que traversés de conflits. Leur division en «secteurs» d'au minimum dix exploitants a amélioré la situation sans résoudre complètement la difficulté. Un des rôles essentiels dévolus dans cette zone à Proderith, l'instance publique d'appui agronomique et social, consiste précisément à reconnaître et aider à s'exprimer, au sein des ejidos, les «groupes d'affinités» capables de prendre des initiatives et de garantir le remboursement du crédit. C'est dire le rôle essentiel que joue ce dernier.

— **L'autre faiblesse** est d'être pris entre les séquelles d'un passé qui continue à peser sur lui, et les incertitudes de l'avenir. Le passé, c'est la présence et les pressions des éleveurs expropriés pour obtenir et garder des terres en location. L'avenir, c'est l'extension («ampliacion») à ce secteur géographique de l'irrigation, qui s'accompagnerait de la division par moitié des parcelles d'allotissement.

f) Polyculture, riz, tomate : des systèmes discutables ou inaccomplis

Le cas des groupements à coloration paysanne a été évoqué plus haut, en tant que modalité du rapport à la terre.

Rappelons ce qui les caractérise : leur forte composante locale, l'orientation vers la polyculture et l'élevage, une combinaison de tenure ejidale-parcellaire et privée. L'accent avait été mis sur la médiation «Villageoise» entre les producteurs et le sol cultivé. L'idée était celle d'une orientation agraire pouvant affecter différents S.A.E.. Mais rien n'interdit de considérer l'association de caractères énoncés ci-dessus comme un cinquième système agraire élémentaire, en privilégiant cette fois, comme trait organisateur, la place tenue par la **polyculture et l'élevage**. L'espace propre d'un tel système pourrait être celui des bassins montagneux et d'une étroite frange de plaine adjacente (même si la formule considérée n'y est pas exclusive, et si d'autre part elle se manifeste aussi ailleurs). L'hésitation vient de ce que le système en question rapproche des économies locales très inégalement dynamiques, et des communautés dont les unes s'intègrent très bien au système régional tandis que d'autres s'isolent dans une certaine marginalité. Gardons cependant, au moins en pointillé, l'idée d'un système de polyculture-élevage à forte individualité foncière et sociale.

Pour terminer l'inventaire, d'autres cultures que la canne ont peut-être vocation à servir de pivot à une association systémique de caractères. C'est le cas du coton et de la tomate. Mais s'agirait-il bien de systèmes agraires, selon les critères envisagés, ou de simples systèmes de production dans leur dimension collective (au sens ici de : producteurs nombreux) ?

— Pour le **coton** des années 1960 comme pour le sucre, un système de production complet a été mis sur pied avec, en amont, des succursales bancaires, des magasins de semences et d'insecticides, des avions équipés pour les épandages d'insecticide ; en aval, quarante deux installations d'égrenage le long des routes, des entreprises de transport, des contrats d'exportation... Le coton a refait surface, ces dernières années, accompagné de quelques uns de ces attributs, mais sans redevenir la star qu'il a été. Mais il a manqué à ce système de production au minimum la durée et une véritable sectorisation géographique, c'est-à-dire la dimension temporelle et la dimension spatiale pour se doter d'une véritable signification agraire. On peut seulement y voir un avatar de la propriété privée capitalistique.

— Quant au «**système-tomate**», l'efflorescence des années 1950 a laissé des traces plus durables et plus faciles à repérer dans l'espace.

La tomate s'est «naturalisée», dans deux sortes de contextes : d'un côté chez les grands propriétaires ou entrepreneurs de culture, de l'autre dans les villages à composante locale, paysanne ou polyculturelle accusés, au pied de la Sierra. Sur le piémont relativement bien arrosé, où la culture est possible aussi bien en sec qu'en irrigué, se dessine, de Quintero à El Riachuelo, une sorte de croissant de la tomate. L'insertion commerciale se fait à des stades diversifiés, fourniture de plants comprise. Les techniques de culture sont très au point. Il y a dans les villages-tomate un air indiscutable de prospérité. Le lien avec d'autres catégories de producteurs reste essentiellement mar-

chand. Les grandes entreprises produisent régulièrement tous les ans et commercialisent pour leur propre compte. En sus de leur production propre, elles collectent celle des producteurs moyens, qui ne se lancent eux-mêmes que lorsque paraît s'annoncer une année particulièrement favorable.

III — UN SYSTEME AGRAIRE REGIONAL

Il apparaît à ce stade que les liens verticaux très forts, tissés entre les producteurs régionaux et l'englobant politico-économique, loin d'y faire obstacle, ont poussé à l'émergence d'entités agraires «horizontales». Face au marché et au monde de la technique, les choix ne sont pas faits en ordre trop dispersé, mais c'est avec une évidence très inégale qu'ont pu être dégagées les différentes unités. En outre, les caractérisations les plus fortes ne vont pas, semble-t-il, sans un degré d'artificialité, encore que ce dernier point puisse prêter à discussion.

Mais notre hypothèse de départ postulait aussi l'existence d'un niveau supérieur d'interaction systémique, qui viendrait en quelque sorte coiffer les différents S.A.E., plus ou moins nettement localisés. Un tel système agricole régional se laisse-t-il appréhender, et comment s'organise-t-il ? Avant de répondre, il convient d'analyser les principales formes de l'interaction agricole qui se manifestent autour de Mante.

1. Les interactions agraires

a) La fourniture de travail, contre salaire et avantages divers, par une catégorie de producteurs à une autre, est à la fois la plus générale et la mieux enracinée dans l'histoire (récente) de la région. Cette histoire est en particulier celle des travailleurs immigrés depuis les états limitrophes du Tamaulipas, les zones cotonnières traditionnelles et le centre du Mexique pour servir comme journaliers agricoles sur les champs de coton des années 1960. Beaucoup, demeurés sur place, ont été intégrés au vaste programme de dotations ejidales des années 1970. Plus largement, mais quelquefois plus lointainement, ce type de référence est partagé par l'ensemble des producteurs ejidales de la région de Mante. Aujourd'hui, au-delà de la préparation mécanisée des lits de culture, la mise en terre des plants, et plus tard la récolte des tomates, piments, etc..., sur des étendues unitaires pouvant atteindre des dizaines d'hectares, sont l'occasion de grands rassemblements de travailleurs.

b) La deuxième forme d'interaction, de bien plus grande portée, met en jeu, à travers différents types de contrats, la terre elle-même, louée ou dont le produit est partagé. L'étude systématique de trois parmi la vingtaine d'ejidos rassemblés - situation plutôt exceptionnelle - sur le site de Graciano Sanchez a permis de mesurer l'étendue des transferts et leurs implications. Ce sont les ejidos, plus précisément les secteurs d'ejidos qui louent leurs terres. Le loyer était en 1986 d'un montant compris entre 9 000 et 16 000 pesos (à 450 pesos pour un dollar), selon la qualité

des terres. L'autre système équivaut à une sorte de mé-tayage, où le preneur paye 30 % dans le cas du melon et 25 % pour les légumes. Ces pratiques sont particulièrement développées dans l'orbite de Las Animas, grâce à l'opportunité que procurent les cultures «riches». Mais on a déjà mentionné plus haut, dans le domaine de la canne à sucre, l'existence de coopérateurs-rentiers, qui gardent avantages sociaux et statut, et font cultiver par d'autres.

c) En marge des deux aspects majeurs que sont le prêt des terres et le travail salarié pour autrui, rappelons les deux autres formes de l'interaction entre groupes de producteur : les transferts de technicité et la commercialisation en commun. Vers Graciano Sanchez, nul doute que si certains secteurs d'ejidos se sont lancés à leur tour dans les cultures spécialisées à grand renfort d'eau, de travail et d'intrants, c'est à l'exemple de ce qu'ils avaient sous les yeux.

2. Leurs fonctionnements

A ce point, la question qui se pose est de savoir à quelle échelle et dans quel cadre transactionnel fonctionne l'interaction entre les systèmes agraires élémentaires, dont l'existence a été reconnue ou, dans certains cas, reste en filigrane ? A coup sûr, et selon un processus qui est lié à l'histoire même de la région, les formes agraires qui ont été recensées résultent d'une mise en place successive, par agrégation, autour du vieux noyau d'irrigation de Canoas, de portions d'espace prélevées tour à tour sur le village périphérique.

Mais la roue a tourné, il n'y a plus ou presque plus de terres vagues, le temps est venu d'une progression agricole «sur soi», à l'intérieur d'une étendue finie. C'est cette dynamique internalisée qui stimule l'interaction, en fait une nécessité.

Mais est-ce bien en bloc, en tant qu'ensembles constitués, que nos S.A.E. réagissent les uns avec les autres. Ou n'est-ce qu'une manière de représenter, en la simplifiant, la situation ? Il a déjà été dit qu'au sein du système de Las Animas, les ranchs privés jouaient un rôle si affirmé qu'il était difficile de ne pas les intégrer au fonctionnement interne du système. La plupart des «secteurs» ejidales sont déchés de leur droit au crédit, et n'ont d'autre ressource que de louer leur terres et leur force de travail. Quant aux 10 ou 12 ranchs installés sur le pourtour, en ajoutant à leur domaine les surfaces empruntées sous un régime ou l'autre, ils exploitent des étendues impressionnantes, pouvant s'élever jusqu'à des centaines d'hectares. Certaines, dépourvues de tout foncier propre, sont de pures entreprises de culture.

3. La confrontation des acteurs principaux

On peut se demander surtout si, à l'opposé de cette interaction de type local, à l'intérieur d'un S.A.E. ou même entre S.A.E. voisins, la mise en communication n'implique pas, pour l'essentiel, directement mais à l'échelle de la région entière, les deux acteurs un peu partout présents que sont : d'un côté les ejidos, de l'autre les grands exploitants privés. Chaque groupe entre dans la composition de différents systèmes agraires de base. Mais la confrontation spécifique de l'un avec l'autre, chacun extrait de ses contextes divers et retrouvant son autonomie d'intérêts, fonderait en quelque sorte le système régional. Bien entendu, il faut des bémols : faire place aux villages de type paysan, toujours fondés sur la structure ejidale, mais débordant celle-ci, qui y est d'ailleurs du type « parcelaire » ; se souvenir que leurs intérêts rapprochent les vrais « petits » propriétaires et même les moyens, des ejidatarios. Cette précaution prise, on observera avec intérêt les effets directs ou indirects (quant l'entreprise agricole dotée de moyens sert uniquement d'exemple) de l'interaction ainsi conçue. Du côté des exploitants privés, les choses se présentent de façon relativement simple : expropriés, ils récupèrent des terres, avec en prime ce qui leur manquait, c'est-à-dire de l'eau et des forces de travail (sans avoir à les entretenir). Non sans un contrôle étroit du respect des contrats. Moyennant quoi l'argent investi fructifie. Pour une dépense de 100 000 pesos, la tomate peut rapporter un bénéfice brut de 600 000 à un million. L'investissement couvre tous les frais de culture, main-d'œuvre comprise. Ne sont pas comptés l'amortissement du matériel, les intérêts courant durant la campagne, le coût de location du terrain. C'est un exemple.

Du côté des ejidatarios, le tableau est dominé par l'endettement, et l'impossibilité dans beaucoup de cas, de rembourser les prêts, au moins ceux qui ont gagé l'achat de matériel. Louer les terres, se louer soi-même (à des tarifs journaliers qui vont, dans le secteur de Las Animas, de 1 500 pesos pour une tâche banale à 4 à 6 000 pour 24 heures d'irrigation), c'est le seul moyen de se tirer d'affaire. En prime, il n'est pas exceptionnel que le preneur prépare et sème mécaniquement une parcelle (au sens français), de maïs. Le secteur conserve la garantie que représente la possession juridique du sol, et un ou deux hectares par ejidatario pour l'usage individuel. La situation de « rentiers du sol » qui en résulte peut être vue comme économiquement absurde, mais elle est socialement conservatoire.

En fait, l'organisation ejidale n'est pas seulement pervertie, si l'on peut dire, du dehors, par contact et pénétration ; d'une autre manière, elle se pervertit toute seule. Laissons ici de côté l'usurpation de la qualité d'ejidatario, au départ, par des éléments extérieurs aux critères d'attribution requis. Mais il existe une double dynamique interne qui fausse le jeu au bout d'un certain temps. D'une part, par regroupements familiaux et par achats de terres privées, certains attributaires arrivent à constituer des propriétés de fait d'une taille non négligeable. D'autre part, comme il arrive inévitablement dans les situations créées par une distribution égalitaire, beaucoup de gens s'enrichissent par des activités externes : non seulement en se salariant,

mais en se faisant aussi commerçants ou artisans. Tout cela éclate dans l'apparence physique des villages. Derrière la standardisation des équipements de base (la bouteille de propane derrière l'habitation, l'électricité et l'antenne de télévision sur certains axes), se révèlent des différences frappantes de ressources : clôture ou absence de clôture, paillotes en torchis sur clayonnage avoisinent les constructions en préfabriqué peintes en couleurs vives, et les maisons en dur à toit plat du type « coquette villa ».

Beaucoup de villageois se retrouvent à Mante, la ville. Il y exercent des professions diverses. Y vivent également bon nombre d'entrepreneurs agricoles, quitte, pour les mieux dotés, à rejoindre leur exploitation par avion. La ville est pour les uns et les autres, et à leur mesure respective, un lieu d'investissement, et pas seulement de vie et d'activité. Tout cela est banal comme est banale la fonction régionale, bien affirmée, de Ciudad Mante. On insistera davantage sur le thème de cette ville comme lieu de confrontation entre les groupes sociaux partie prenante à l'agriculture régionale. Le jeu politique régional, tel qu'il s'exprime dans et à travers Mante, attend encore d'être explicité. Des investigations restent à mener, afin de démonter les mécanismes de constitution des groupes qui choisissent de s'exprimer sur la scène publique, préciser leurs objectifs et les intérêts qu'ils défendent, et connaître les règles qui permettent leur confrontation sans violence (autre qu'épisodique). L'observation en partie double des manifestations politiques dans la vie régionale et des faits économiques devrait permettre de reconstruire les configurations sociales ancrées sur l'un ou l'autre des systèmes de production, voire agraires, présents dans la région. Chacune s'inscrit à sa façon sur la scène régionale, elle-même inextricablement investie par les grandes forces politiques nationales et le pouvoir d'Etat agissant sur place à travers des structures formelles de représentation, contrôle et décision. L'articulation qui se réalise à Mante entre l'échelon local de la production et l'échelle nationale où tout s'arbitre en dernier ressort revêt des formes et procède d'enjeux variés. Une analyse attentive du contenu des journaux locaux les montre ouverts à toutes les pressions du capital privé, alors que les représentants de la production ejidale semblent enfermés dans des mécanismes verticaux et codifiés de présentation de leurs requêtes. Celles-ci ne sont tenues pour légitimes qu'à condition de suivre la hiérarchie des organisations agraires officiellement représentatives des paysans, donc de laisser le champ libre, au plan régional, aux intérêts adverses. La presse, toujours, fait un large écho aux luttes dont, aux portes de la ville, l'usine de Mante est régulièrement le théâtre et la coopérative, l'objet : entre partisans et adversaires de l'inféodation au pouvoir d'Etat (aujourd'hui écartée), pour le rattachement à la sphère d'influence syndicale ou coopérative au niveau national... Un dernier thème à connotation agraire orchestré par la presse locale correspond à l'action menée récemment par l'Union des Unions d'Ejidos, visant à construire, sous contrôle ejidal mais avec le financement de l'Etat, une usine d'extraction d'huile, qui traiterait notamment la production de Carthame et serait installée dans le secteur sud ejidal-temporal. On devine par tous ces exemples l'enchevêtrement des inté-

rêts, et le jeu complexe des échos entre les différents niveaux d'exercice du pouvoir politique.

Il reste à déterminer dans quel sens évolue le rapport de forces entre forme de production ejidale et entreprise privée. Les apparences sont celles d'une région qui «s'aji-

dalise». Mais cette situation est productrice, au bénéfice du capital agraire, d'opportunités telles qu'il n'en a peut-être jamais connues. La production privée à grande échelle ne trouve-t-elle pas ses meilleures conditions de rentabilité dans l'existence d'un secteur «paysan» nombreux et relativement prospère ?

CONCLUSION : Quel avenir pour le système agraire régional ?

La conclusion, ouverte sur le futur de la région agraire, ne sera qu'esquissée. Interrogeons-nous d'abord sur le **problème de la saturation des terres et des possibilités d'emploi**. En tant qu'espace libre, ouvert aux initiatives, une page est tournée, on l'a montré. D'autre part, la paysannerie, essentiellement ejidale, produit désormais sur place de forts excédents démographique. Les excédents vont-ils s'accumuler sur les lots, ou en ville et d'abord à Mante ? Les deux sans doute et il faut s'attendre soit à une réduction de la dotation unitaire de terres, soit à un partage juridique ou de facto du produit de leur exploitation entre un nombre croissant de bénéficiaires. Ce qui ouvre de ce point de vue l'avenir, c'est que l'évolution a des chances d'être concomitante avec la véritable révolution culturelle qui se développe aujourd'hui en irrigué. Quoi de commun, dans le secteur de Las Animas, entre les médiocres cultures de carthame, sorgho et maïs, envahies de mauvaises herbes, mal irriguées ou pas du tout, sur lesquelles vivent les secteurs d'ejidos en difficulté, et les cultures fruitières-maraichères au cordeau, illustration de la maîtrise technique. Des lits de culture parfaits, pas un brin d'herbe, l'eau distribuée à la raie par des microsiphons mobiles de place en place, un repère de matière plastique pour les avions qui font l'épandage des insecticides : l'image en somme de ce que pourrait devenir l'agriculture régionale. Un avenir qui ne passe pas nécessairement par la subordination des ejidataires aux ranchos. A Graciano Sanchez, il y a des cas soit de maîtrise des cultures maraichères par les secteurs, soit de «bonne culture» appliquée avec succès aux champs saisonniers de plantes banales. Dans un cas, la réussite a permis aux ejidataires de sortir économiquement parlant du lieu, d'acheter un camion et d'opérer des transports dans la région frontrière. Tout cela ne va pas sans l'émergence à la fois d'initiatives et de leaders. La société d'égaux voit se manifester de nouveaux caciques. Tout cela pour dire à quel point les jeux sont ouverts, dans le sens de réponses diversifiées aux chances que créent le marché des grandes villes mexicaines et des Etats-Unis. Encore faut-il que ce marché se développe et ne se ferme pas.

Pour le temps et la part de l'agriculture régionale restant placés sous le régime du temporel, **de graves difficultés tiennent aux «pestes» et aux aléas climatiques**. Un signe : le parcours en tout sens de la région laisse bien souvent malaisément reconnaître le statut culturel d'une parcelle. A-t-on affaire à des repousses clairsemées du cycle précédent, ou à une culture en si mauvais état qu'il a fallu l'abandonner ? Le diagnostic éventuel de jachère n'est lui-même pas d'un bon pronostic : il implique que la

succession régulière des cycles cultureux a été pour le moins interrompue. Le fameux «Zacate Johnson», herbe non appréciée, qui envahit les friches et les empêche de servir de pâtures, n'est que le chef de file d'une impressionnante collection de mauvaises herbes. Quant aux parasites, seuls les traitements répétés sous forme de «fumigaciones», épandages aériens inaugurés au bénéfice du coton, en permettent le contrôle en grande culture.

Le climat, lui, combine le risque des coups de froid et celui des sécheresses inopinées. En 1984, nous avons été témoins des champs de cannes brûlés par le gel dans le bassin d'Ocampo, et des manguiers tués à l'âge adulte à Gomez Farias. Quant à l'irrégularité pluviométrique, ce qui est particulièrement gênant, c'est la date imprévisible des premières pluies autorisant les cultures de printemps-été. Pour le maïs (devenu culture commerciale au cours des années 1970), il faut qu'elles viennent assez tôt. Sans quoi, il faut se rabattre sur le soja, et plus tard sur le sorgho. A quoi s'ajoute un problème de calendrier pour l'emploi du matériel mécanique, toujours limité en quantité et en disponibilité. Au niveau de la production, les substitutions permettent en gros, suivant les années, de compenser le déficit d'une récolte par l'accroissement d'une autre. Mais une année comme 1982, il a fait très sec, et la chûte a été globale. En 1985, à l'inverse, les pluies de printemps ont été précoces et importantes ; elles ont abîmé le carthame qui, dans bien des cas, capsules pourries, n'a pu être récolté. Tout cela pour dire à quel point l'agriculture sèche, surtout quand on s'écarte de la Sierra, ne pouvait être pour la région qu'une solution d'attente. Il reste que les communautés isolées des vallées intérieures restent sans solution de remplacement.

Il reste un dernier problème qui est celui du **maintien des aptitudes culturelles**. Sans pouvoir entrer dans le détail, ces aptitudes sont en général bonnes, du point de vue des cultures pratiquées, et parfois excellentes (les vertisols aux environs de Mante). Les pH sont élevés, les réserves minérales importantes. Mais beaucoup de sols, en allant vers le sud et vers l'est, comportent un risque important de salinisation. La carte les qualifie de «salins/fortement sodiques» puis «salino-sodiques». La tendance s'accroît aux approches du cours inférieur du Guayalejo (dont le nom devient Tamesi) et des «lagunes» qui l'accompagnent. D'une façon générale, les difficultés ne sont pas inhérentes aux sols eux-mêmes, mais à la façon dont ce «capital-sol» est géré. A cet égard, le système irrigué de Mante est démonstratif. Une couche argileuse compacte et saline existe en profondeur (à partir de 40 cm à 3 m). Tout le problème est d'empêcher le sel de remonter. On y arrivait

en forant à l'horizontale des drains, par un procédé purement mécanique. Mais cette pratique a cessé depuis quelques années. Plus qu'une hypothétique «baisse de fertilité», c'est l'envahissement du profil par le sel qui expliquerait la baisse constatée des rendements (des 90 t/ha souhaitables aux 55 effectifs). Cependant, cette péjoration d'un paramètre technico-physique renvoie à la dégradation générale du système-Mante : vieillissement de l'usine, culture négligente, découragement des acteurs dans un climat où le Gouvernement donne l'impression de ne rien vouloir faire pour réhabiliter le système sucrier en général, et l'ingénio de Mante en particulier. A Las Animas aussi, tout ne va pas pour le mieux dans le système technique. Les irrigateurs, mal entretenus, sont envahis

par la végétation. Du moins peut-on augurer ici que la situation pourra être redressée, quand une proportion plus significative de la capacité du réseau pourra être utilisée. Au bout du compte, rien n'est acquis, tout peut être remis en question. Comme partout, on est à la merci des «caprices» de la nature, de l'ouverture ou de la fermeture à l'improviste de marchés importants, de la compétition d'autres régions productrices, ou encore du simple laissez-aller, autrement dit, précisément, du sentiment que la partie est gagnée. Rien qui puisse surprendre, au demeurant ce que nous cherchons à reconstruire sous le nom de système agraire régional n'est pas un système clos mais une totalité contradictoire et dynamique.

Mante (Tamaulipas, Mexico) : A regional farming system. — M. PEPIN-LEHALLEUR, G. SAUTTER.

Analysis of the confrontation of several types of production in the Mante region in Mexico raises a basic question : are there any coherent spatial realities meeting the concept of farming systems and how are they structured ?

An in-depth study of the area and of regional social and organisational structures serves as the basis for analysis of the complexity of interactions from two complementary angles :

- the level at which the multiple components of the system are structured around a pole (type of organisation of holdings, production systems, etc.) constituting the elementary farming system ;*
- the level at which interaction is set up between elementary farming systems (provision of work, relation with the land, transfer of technology or marketing organisation, etc.), confrontations between those involved (small farmers and large private operations), determines the regional farming system.*

Key words : Farming system - Concept - Farm - Structure of production - Land - Social structure - Region - Mexico.

Mante (Tamaulipas, Méjico) : Un sistema agrario regional. — M. PEPIN-LEHALLEUR, G. SAUTTER.

El análisis comparado de varios tipos de producciones en la región de Mante, en Méjico, permite el planteamiento de un problema de base : ¿existen realidades espaciales coherentes que correspondan al concepto de sistemas agrarios y cómo se hace su articulación?

Sobre la base de un estudio profundo del paisaje y de las estructuras sociales y de organización de la región, la complejidad de las interacciones ha sido analizada con dos enfoques complementarios :

- el nivel al cual los diversos componentes del sistema forman una estructura al rededor de un polo (tipo de organización de las unidades de explotación, sistemas de producción...) constituye el sistema agrario elemental.*
- el nivel al que se realizan las interacciones entre los sistemas agrarios elementarios (trabajo, relación con la tierra, transferencia del tecnicismo u organización de la comercialización...), el enfrentamiento entre los actores (ejidos) determina el sistema agrario regional.*

Palabras clave : Sistema agrario - Concepto - Unidad de explotación agrícola - Estructura de la producción - Paisaje - Estructura social - Región - Méjico.